

Jules BOTT
Infanterie Regiment Nr 96 (1914-1918)

Jules BOTT est né en 1895 à Bettelainville, à 20 kilomètres au nord-est de Metz (Moselle).

Mon père était l'ainé d'une famille de sept enfants. Il naquit en 1868 et après son mariage – ma mère est née en 1870 – s'installa à Joeuf, pour échapper à la nationalité allemande et au service militaire qui en découlait. Je suis cependant né à Bettelainville tandis que mes deux autres frères sont de Joeuf. Mon père travaillait aux usines de Wendel ; il aimait beaucoup le vin, et grâce au tarif pratiqué par les de Wendel, à deux sous le litre (au lieu de 12 sous du côté allemand), il put en consommer facilement, bien que n'ayant jamais été saoul. Il mourut en 1901, suivi par ma mère en 1902. Je fus alors mis en nourrice chez ma grand-mère, à Bettelainville à huit ans.

On ne parlait que le Français au village, l'Allemand étant uniquement pratiqué à l'école où nous avions toutefois deux heures d'étude de Français par semaine. Nous étions environ soixante élèves, répartis en trois niveaux d'étude. La vie était dure au village, et nous nous contentions de peu. Toutes les maisons du village possédaient un fourneau, à l'exception de celle de mon arrière grand-père, construite en 1804, qui possédait encore une cheminée à l'âtre où ma grand-mère me faisait des crêpes à l'aide d'une poêle avec une longue queue permettant d'y aller au fond. Le village ne possédait ni électricité, ni eau courante, qui furent installés après 1918. Nous disposions de puits mais ils tarissaient en été ; nous devions alors chercher l'eau à un kilomètre, en contrebas du village à l'aide de seaux transportés en brouette. Il était interdit, par le curé de travailler le dimanche si la saison dans les champs avait été retardée par le mauvais temps, le curé pouvait exceptionnellement nous accorder l'autorisation de travailler ce jour-là. Nous avons perdu un oncle, qui avait été enterré un vendredi et avions beaucoup de monde à la maison, dont certaines personnes venues de loin, qu'il fallait sustenter. Mais le vendredi était un Jour maigre et le repas aurait été bien fade. Nous sommes allés voir le curé et en lui donnant cinq Mark, avons pu de lui obtenir la possibilité de manger gras. Après l'école, je fus employé comme journalier dans les différentes fermes du village. Quand nous devions aller à Metz pour acheter des chaussures, par exemple, nous partions à pied, le plus souvent. On pouvait bien prendre place dans le fourgon postal de Vigy. Mais en arrivant à Vigy, nous devions céder notre place aux notables, médecin ou notaire. On pouvait aussi prendre place aux côtés d'un des propriétaires du village, mais il fallait rendre ce service par une journée de travail gracieuse, bien souvent imposée à n'importe quel moment de la semaine.

La guerre éclata, voulue par les Français et les Anglais qui par un blocus tenteraient d'affamer l'Allemagne. Celle-ci fit une formidable ruée pour desserrer l'étau que les Franco-Anglais mettaient en place en bousculant les armées françaises. Mais les offensives victorieuses des Russes à l'Est obligèrent l'Allemagne à retraiter pour dégager des effectifs pour combler ces brèches nouvellement ouvertes. La pression des autorités allemandes se fit davantage sentir au village et des réquisitions avaient eu lieu. Ainsi et selon un plan établi des Allemands, nous devions remettre une certaine quantité de lait pour les militaires, qui variait suivant la saison et les possibilités de lactation de nos deux vaches. Ma grand-mère prit d'ailleurs peur au début de la guerre et brûla l'incalculable trésor que constituait la bibliothèque de mon arrière grand-père, qui avait autrefois été tailleur d'habits, en été, instituteur le reste de l'année, et remplissait également les fonctions de secrétaire de mairie. Il avait ainsi consigné toute la vie du village au début du XIX^e siècle, dans de nombreux registres et possédait également de nombreux livres anciens, écrits en vieux Français, où les « s », par exemple, étaient remplacés par des lettres à la forme d'un « f ».

Je partis en Juin 1915, à destination de Gera, en Allemagne, pour mon incorporation au 96^e régiment d'infanterie, pour suivre ma période de formation militaire. Je rejoignis Dresde d'où je partis à destination de la Serbie le 28 octobre en remplacement des soldats tués. Nous étions un groupe de quinze, dont deux Alsaciens-lorrains.

Nous avons passé quelques temps en Serbie puis avons rejoint la Macédoine et la Grèce, en traversant de nombreuses régions à pied. Lors de ce long périple, nous avons découvert bien des coutumes de ces peuples qui vivent dans ces régions.

Dans un village où nous avons cantonné plusieurs jours durant, j'ai pu voir les poules qui dormaient la nuit dans les arbres; il était alors facile de les attraper et certains des soldats de ma compagnie ne se privaient pas de trouver alors très facilement une occasion d'améliorer leur ordinaire. Je n'ai jamais touché à ces volailles et j'entretenais de bonnes relations avec les habitants en entrant dans leurs maisons, j'ai pu voir la manière qu'ils avaient de conserver les pommes, suspendues dans des filets accrochés au plafond; ils m'ont d'ailleurs donné de ces pommes.

Plus tard nous étions dans un village où se trouvaient plusieurs harems, gardés par des eunuques. Là encore, beaucoup de curieux et de coureurs de Jupons allaient voir dans ces harems. Comme Je ne suis pas allé déranger ces femmes, leur maître m'offrit un lièvre, en signe de la confiance qu'il m'accordait.

Ailleurs, J'ai vu un équipage qui s'était embourbe dans un gué. Les conducteurs de cet attelage ne cessaient de frapper les pauvres chevaux, pour essayer de se sortir de ce mauvais pas. Je n'ai jamais vu des bêtes si maltraitées Je suis quasiment sûr que ces chevaux sont morts de ces mauvais traitements. Quand nous traversions ces gués ou plus simplement par transpiration, nous avions les pieds mouillés. Et comme nous n'enlevions pratiquement Jamais nos bottes tout y pourrissait presque à l'intérieur.

A un autre endroit, se trouvait une petite maisonnette bien misérable, dans une région où il n'y avait pratiquement pas d'arbres. Les gens récupéraient les bouses de vaches et les appliquaient contre les façades des maisons pour les faire sécher. Elles étaient ensuite stockées et servaient alors de combustible, comme j'ai pu le voir dans cette maisonnette. Malgré la pauvreté de cette famille leur fille me donna deux œufs.

A la fin de ce long voyage, je me retrouvais à Erfurt en attendant de rejoindre le front russe. Nous y étions affectés au déchargement des blessés des trains sanitaires, Dans la gare les journaux des étalages de presse parlaient de l'imminence de la chute de Verdun (cela se passait en juin 1916) pour les deux ou trois jours à venir. En allant voir un soir un officier français avec lequel j'avais sympathisé le matin en le déchargeant d'un train provenant de Verdun où il avait été blessé et amputé d'une jambe, je lui parlai de Verdun. Les Armées allemandes étaient personnellement conduites par le Prince Impérial et une défaite semblait impossible. Il posa sa main sur mon épaule et me dit:

« Mon ami, les Allemands ne prendront jamais Verdun! »

Je connus par la suite un soldat de ma compagnie qui avait participé à ces attaques. Lors des assauts, et pour les forcer à avancer, les mitrailleuses tiraient dans le dos des soldats qui attaquaient, afin de leur barrer le chemin du retour. Malgré le formidable bombardement de l'artillerie allemande, il y avait encore des défenseurs français pour arrêter les Allemands. Ce soldat fut d'ailleurs blessé durant la bataille, et passa quatre jours et cinq nuits dans un trou, sans manger ni boire, à attendre les secours. Il m'a avoué ne jamais vouloir retourner à Verdun, au risque même de se faire fusiller. La perte de Verdun est surtout due à un problème de ravitaillement en munitions.

A Erfurt, j'accompagnais un soldat de la Croix-Rouge qui avait demandé mon aide pour promener des officiers Français prisonniers dans la ville (ils pouvaient librement se promener, à condition d'être accompagnés, ce que nous faisions sans être armés). Sur cette photo prise le 18 juin 1916, alors que la bataille de Verdun faisait rage, vous pouvez me voir à leurs côtés; nous étions dans une buvette aménagée dans un bois en bordure de la ville.

Je partis ensuite pour la Russie, aux environs de Riga, sur la rivière Duna. Nos tranchées étaient d'un côté de la rivière, les tranchées russes de l'autre.

Nous étions installés dans de profondes tranchées de cinq à six mètres de profondeur, creusées en deux niveaux. Le niveau inférieur nous permettait, par sa profondeur, d'être à l'abri de tous les coups ; il y avait, au-dessus, une banquette de tir, où la tête pouvait dépasser. Là se trouvait une plaque de blindage inclinée, derrière laquelle se dissimulait la mitrailleuse, dont nous avions la charge à cinq personnes. Ce poste de tir était relié à la tranchée et aux abris par un système de fils de fer qui actionnait des clochettes pour alarmer tout le monde en cas d'alerte. Malgré ce système rudimentaire, il y avait toutefois de l'électricité dans certains abris. Les tranchées étaient complètement garnies de bois, pour éviter qu'elles ne s'écroulent. Nous étions donc deux, constamment de garde auprès de la mitrailleuse, tandis que les deux autres et le chef de pièce restaient au fond de la tranchée, à jouer aux cartes, à discuter ou essayant de se réchauffer auprès d'un feu en hiver.

La rivière était complètement gelée en hiver (les températures descendaient jusqu'à -36 degrés), si bien que les Russes pouvaient nous attaquer en marchant sur la glace. Quand ils tentaient une incursion, nous tirions quelques rafales de mitrailleuse et ils rebroussaient chemin.

A mon arrivée dans ce secteur, j'appris que mon frère se trouvait à Riga, j'allai voir mon capitaine pour tenter d'obtenir une permission pour rendre visite à mon frère, tant que je pouvais espérer le voir en vie, Mais l'officier refusa cette permission, car il avait besoin de moi. Je retournai alors à mon occupation de ce jour-là, qui consistait à couper des arbres en forêt pour réaliser des abris, je travaillais quand le capitaine vint me voir quelques heures après pour me dire que je partais le soir même en service commandé, à destination de Riga. Je disposai de quatre jours et de la possibilité d'aller voir mon frère, mais je devais quand même rentrer au plus tôt, car le capitaine engageait sa responsabilité dans cette affaire; tous les Allemands n'étaient pas mauvais...

Il neigeait dès le mois de novembre et il tombait environ un mètre de neige, qui persistait jusqu'au mois d'avril, ou tout fondait dans une tiédeur comparable à celle de nos printemps lorrains. En hiver, nous étions chaudement habillés, pendant nos gardes près de la mitrailleuse. Outre les vêtements ordinaires, nous portions par dessus une chape en peau de mouton retournée, par dessus laquelle on glissait un manteau de toile blanche, pour mieux nous dissimuler dans la neige. En plus, nous portions aux pieds une paire de surbottes également en mouton. Au bout des deux heures de garde, on redescendait dans la tranchée, en laissant la paire de surbottes à celui qui prenait la relève.

Le bois que nous utilisions pour notre chauffage provenait des villages russes en arrière de nos lignes. Deux fois par jour un des cinq soldats du groupe partait à la recherche de bois. On démolissait ainsi peu à peu les maisons, qui étaient faites de bois entrecroisés contre lesquels était plaquée de la paille qui était recouverte de planches; la couverture était réalisée à l'aide de paille ou de chaume. Ces maisons étaient séparées en deux parties principales ; la première servait d'étable ou d'écurie c'est à dire la surface réservée aux bêtes, la seconde avait usage d'habitation. On y trouvait une sorte de fourneau maçonné en pierres réfractaires. Les maisons russes étaient toutes construites suivant ce modèle, même dans les villes de moyenne importance, de sorte que l'on rencontrait peu de maisons en pierre ou en brique.

Si nous arrivions à peu près à nous préserver du froid, il nous était plus difficile de satisfaire la faim persistante qui tenaillait nos estomacs. Nous avions une fois par jour un ravitaillement plus ou moins chaud qui venait de l'arrière. Pour les autres repas, on consommait des pains genre "kamis" que nous partagions ; pour éviter tout litige et respecter notre ration par repas, nous avions confectionné des balances à l'aide de boîtes de cigares vides et de fil de fer. On distribua, à partir de novembre 1917, du schnaps, à raison de 25 cl par jour, pour tenter de combler le ravitaillement défectueux. Subitement, au mois d'avril suivant, lors de la venue des beaux jours, tout approvisionnement fut

supprimé. J'aurais alors donné n'importe quoi pour de nouveau avoir de cette eau de vie, tant la dépendance était devenue importante. Un des officiers du secteur possédait un chien qui se promenait dans les tranchées. Ce dernier disparut un jour, victime de soldats que la faim avait rendus peu scrupuleux. Des artilleurs avaient planté des pommes de terre, près de leurs batteries, en arrière de nos lignes. Quand venait la saison de récolte, nous partions la nuit en expédition pour leur en voler ; ils avaient placé une sentinelle pour les garder. Je partais avec mon pistolet à la ceinture (les mitrailleurs n'avaient pas de fusil) et je n'aurais pas hésité à tuer la sentinelle, si nécessaire...

Le meilleur moment de la journée était la réception du courrier. Chacun recevait un colis par mois, ou plus souvent, suivant l'aisance de la famille qui expédiait ; mais je suis sûr que beaucoup de colis étaient volés et ouverts durant leur acheminement.

Le front était très calme et nous avions très rarement des tués. Quand il y avait un mort, nous l'enterrions nu, pour récupérer ses vêtements.

Pour s'occuper ou oublier leur faim, certains faisaient de petits objets, à partir de ceintures ou de fusées d'obus.

Les civils, comme l'Armée, subissaient durement les restrictions. A Bettelainville, outre les réquisitions évoquées plus haut, on organisait des collectes où chacun donnait ce qu'il pouvait : des œufs, un morceau de lard, etc. Le pétrole d'éclairage était également rationné, je me souviens d'une permission, à dîner à la lueur du fourneau ouvert, car même les bougies étaient rationnées. Enfin, deux des trois cloches de l'église furent descendues, pour les fondre et les utiliser pour les munitions. On vit également apparaître des pantalons en papier, ou des chaussures en papier tressé à semelles de bois. Malgré toutes ces privations, ma famille parvenait toutefois à m'envoyer des colis de gâteaux.

La seule attaque à laquelle j'aie participé eut lieu en septembre 1917 et mit en œuvre plus de 2.000 canons allemands, face à 400 canons russes. La quantité d'obus à gaz envoyée par l'artillerie allemande nous fit aborder les lignes russes sans difficultés tous les soldats étaient morts.

Au début d'octobre 1918, j'obtenais une permission de 21 jours qui me permit de retourner à Bettelainville. Dans les gares de Berlin j'ai vu les journaux, où il était question de demandes de paix de la part des Autrichiens et des bulgares. La fin de la guerre approchait. En rejoignant ma gare de correspondance, je fus abordé par une femme qui me demanda le morceau de pain qui m'avait été donné pour accomplir ce trajet. En arrivant au village, je fus victime de la grippe que j'avais sans doute contractée dans un des trains que j'avais pris. Je me couchai quelques jours, mangeant très peu ; cette première grippe passa très rapidement. Quelques jours après, j'allai à la gare, à Metz, chercher un ami qui venait également en permission. Il pleuvait ce jour-là et je rentrai mouillé, pour contracter ensuite une seconde grippe, pour plusieurs semaines, durant lesquelles j'ai bien crû mourir. Cinq ou six personnes sont décédées de cette grippe à Bettelainville cette maladie n'affectait rarement plus d'une personne par famille. L'armistice vint avant que je ne puisse retourner à mon régiment.

Propos recueillis le 4 juin 1990 par Patrice Lamy.

Nous tenons ainsi à remercier vivement Patrice Lamy de nous avoir aimablement proposé ce témoignage.